



AVEC FRANÇOIS ROUAN, MAÎTRE REBELLE DES ANGES DE L'HISTOIRE

« Je tresse, donc je peins. » Ainsi pourrait s'énoncer la méthode fondatrice de l'œuvre de François Rouan. Même si huit ans de profonde imprégnation italienne, entre la Villa Médicis au temps de Balthus et les fresques de Lorenzetti à Sienne, l'ont fort éloigné du cartésianisme à la française. Pour en juger, voir les onze tableaux historiques et récents exposés cet automne par Sébastien Petibon en sa galerie Gutt Klein – une halte parisienne, enfin, entre la rétrospective *Tressages 1966-2016* conduite l'hiver dernier par Isabelle Monod-Fontaine au musée Fabre, où le jeune François Rouan découvrit Courbet (une première en sa ville natale), et la grande manifestation plurielle au château de Compiègne confiée à Brigitte Hedel-Samson pour Pâques 2018. Soit un nouvel affrontement avec le tragique de l'Histoire.

■ ENTRETIEN ENTRE L'ARTISTE, SÉBASTIEN SIMON PETIBON ET PASCALE LISMONDE

*François Rouan. Grands formats choisis au musée Fabre
à Montpellier & travaux d'aujourd'hui découverts à Laversine*
Gutt Klein Fine Art, Paris
Du 27 octobre au 22 décembre 2017

Pascale Lismonde | Comment est née cette exposition ?

Sébastien Petibon | Nous nous sommes rencontrés il y a longtemps lors d'un dîner mémorable chez un ami collectionneur. Je connaissais François Rouan comme un familier de l'aventure de Jean Fournier dont, jeune, j'ai fréquenté assidûment la galerie pour ses expositions souvent bouleversantes. Par ailleurs, bien que j'aie montré bien des abstraits – Martin Barré, Degottex, Judit Reigl, Hantai... –, et malgré mon admiration ancienne pour le travail de François Rouan qui s'inscrit dans la ligne que je défends, il restait le grand absent de ma galerie. Donc pour moi, c'est presque identitaire. De plus, nous partageons bien des intérêts intellectuels – l'œuvre de Georges Bataille, des poètes Pierre Reverdy ou Bernard Noël, ou de penseurs phares du XX^e siècle tels que Jacques Lacan ou Walter Benjamin.

François Rouan | Pour ma part, j'ai toujours été

impressionné par l'intelligence du regard manifeste des accrochages de cette galerie – le spectateur peut se laisser porter par l'émotion ou la réflexion nées de la juxtaposition ou du face-à-face de certaines œuvres. Pourtant, dans la pathologie du sensible qui m'occupe, je redoute les lignages intellectuels, esthétiques, comme les notions d'identité ou de famille. Mon expérience du sensible me conduit plutôt à me démarquer. À mon retour de Rome en 1978, j'ai choisi de devenir Picard, car ce sont des « taiseux ». Pour moi, l'essentiel se passe avec le tableau, auquel je crois, car en cet espace, le mot qui manque ne nous fait pas peur... Mais je fais confiance au projet de Sébastien Petibon, et je veux bien en particulier assumer le lignage qu'il propose avec Simon Hantai, car mes tableaux sont en tension, comme en dispute avec son œuvre.

SP | Je me réjouis de cette aventure qui commence. Et comme j'aime bien « faire autrement », j'ai choisi d'exposer à la fois des œuvres anciennes et récentes, des

grands formats car l'espace de ma galerie en permet l'exposition. Je souhaite aussi donner à François Rouan une place forte sur le marché auprès d'enseignes prestigieuses et d'institutions étrangères de poids, en Europe et aux États-Unis. Certes, il a fait de grandes expositions au Japon, en Suisse, en Allemagne (Kunsthalle de Düsseldorf), mais pas dans de grands musées. Or il devrait être mieux reconnu.

Peut-on évoquer quelques tableaux, à partir du premier, *Airial du cognassier* ?

FR Celui-ci ne figurait pas dans la rétrospective du musée Fabre. Comme souvent, je l'ai travaillé sur un temps long – ici 15 ans – à partir du tressage de 5 toiles emboîtées l'une dans l'autre. Ce tableau est né de ma lecture du roman étrange et passionnant *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn – derrière les cognassiers, il n'y a plus que de la végétation qui reprend le dessus sur des terrains quelque peu calcaires. Un tableau ancré dans le tragique du XX^e siècle : le narrateur part à la recherche de son cher grand-père et de sa famille disparue, mais savant universitaire, il veut maîtriser son objet, et cherche des survivants, ce qui

l'emmène aux quatre coins du monde. Et plus il avance, plus il se perd dans ce qui n'a pas de nom : comment la terre chrétienne a-t-elle pu produire une chose pareille ? Puis voici *Alhambra*, peint sur une préparation de tressage, avec deux toiles nouées ensemble par nattage, sur lesquelles j'ai fait des reprises avec des couleurs impossibles chargées de sable, de poudre de marbre. Le résultat est rugueux.

Je cherche ici à retourner la question du motif, des structures, de la décoration. Avec une telle structure, comment faire du corps ? Question centrale pour tous mes tableaux. Peu importe par quel bout on le prend, car le tressage diffracte, met en pièces – il s'agit de reconstruire le millefeuille de l'épaisseur du plan, comme à Sienne. On déplace les éléments figuratifs en les éclatant de manière à pouvoir reconstruire un corps avec cette matière. D'où ici, la métaphore architecturale.

Ensuite, *Ellis Island* – l'île par laquelle tous les émigrants entrent à New York, on y «fabrique» les Américains. Ce que démontre le documentaire de Perec *Ellis Island*.

SP C'est une métaphore de l'histoire du XX^e siècle et de l'actualité des migrants. Il n'y a plus de Calais, la plage est propre. C'est *Calice Island*. Ensuite, il y a ce tableau plus ancien, *Selon ses faces* (1983), le dernier de la série des *Jardins taboués*. Il a été peint à la suite de la mort de Brigitte Courme, l'épouse de François. Au bas du tableau, on devine un visage. Exposé lors de la rétrospective Rouan au Centre Pompidou organisée par Dominique Bozo en 1983, ce tableau faisait la couverture du catalogue. Pour moi, c'est un chef-d'œuvre.

Dans notre émission *Le Bon Plaisir sur France Culture* en 1994, Denis Hollier citait Dominique Bozo pour qui, en plus des tressages, vous utilisez comme seconde méthode des maquettes, partant du principe de la visibilité infinie des figures et composant une forme de marqueterie, équivalent figuratif d'un palindrome ou d'une anagramme.

FR Des maquettes ? C'est bien vu, mais ce sont aussi des portes qui permettent d'accueillir le fantôme, la pulsion, plus spontanés. Je parle plutôt de calque, où je suis, et dans le décalque, de façon à pouvoir déplacer le même, c'est-à-dire ma



Selon ses faces IV. 1983, huile sur toile, 200 x 170 cm.
 Courtesy de l'artiste et Guttklein Fine Art, Paris.



Ange de l'Histoire II.
2012-13, peinture à la cire
et peinture à l'huile sur toiles tressées.
Courtesy de l'artiste et Gutt Klein Fine Art, Paris.

vieille peau, mes propres obsessions. Je préfère les déplacer plutôt que de m'installer dans un fauteuil de sénateur ou de spécialiste de commission.

Dans ce tableau, il y a de la mélancolie, on y entend la flûte japonaise shakouachi. Flavio, un monteur brésilien avec lequel j'ai travaillé, s'étonnait que je sois obsédé par la mort, mais jamais triste. La mélancolie m'est une respiration – ce qu'il peut y avoir de projectif dans le désir et dans la pulsion est mis en relation avec ce que nous appelons l'histoire. J'ai vécu des années avec ce tableau mais il y a un seul endroit pour l'accrocher à Laversine. En fait, il est comme une dépouille. Peut-être ce que Bozo appelait « la maquette », car il est devenu la matrice de plusieurs tableaux dont le dernier date de 1989, *Le Triomphe de la raison*, cette bestiole avec des cocardes sous les pieds. Elle est née de ma révolte contre tout ce qui a entouré la commémoration du bicentenaire de la Révolution française, avec l'empoisonnement du discours de la République. Je suis un homme de conversation mais en même temps un homme de colère. C'est un Européen qui vous parle, aimant son pays, mais aussi né en pleine guerre mondiale de parents résistants, pupille de la nation, ayant appris à marcher en prison où l'on m'avait jeté avec ma mère.

Et ce tableau, *Fleur de coings* (2007) ?

FR I Je l'ai peint pour une exposition où Simon Hantai a voulu m'embarquer, m'expliquant que j'étais « celui qui avait mal tourné, mais le seul avec qui il se sentait solidaire, car il n'avait jamais rien eu à voir avec les artistes de Supports-Surfaces ». Mais c'était bien tard, il est mort peu après. Étrange artiste qui disait peindre en aveugle, comme les surréalistes. Je l'ai toujours admiré et respecté, même si j'ai passé ma vie à me bagarrer contre lui : le tressage est comme une riposte à son « pliage comme méthode ». Dans ma *Fleur de coings*, on voit la forêt reprendre ses droits. Quand il n'y a plus d'agriculteurs, de bouchers, ni d'artistes pour s'occuper du territoire, la nature reprend le dessus. Or j'aime bien les coings, les jours de mélancolie profonde, on a besoin de fruits d'or.

Et cet *Ange de l'histoire* dont vous seriez « le maître rebelle » selon Dominique Cordellier du Louvre ? La thématique est célèbre : « un ange aux yeux écarquillés est empêché de voler » par une tempête qui

souffle du paradis et qui « regarde derrière lui une seule et unique catastrophe amoncelant ruines sur ruines » – soit le concept d'histoire décrit par le philosophe Walter Benjamin à partir d'une aquarelle de Paul Klee, *Angelus Novus*, qu'il acquiert en 1921.

FR I Ce tableau fait partie d'une série commencée en 2013 et exposée lors de ma résidence au château de Hautefort en Dordogne, un lieu puissant où j'ai dû affronter une maison familiale doublée d'un monument historique. Une série retravaillée jusqu'à aujourd'hui dont Sébastien a choisi le plus sévère.

SP I J'aime beaucoup l'austérité de ce tableau, assez froid dans ses bleus métal foncé, un peu noir, ce ne sont pas les couleurs chatoyantes et baroques habituelles à François Rouan, comme dans ses *Odalisques Flandres* en hommage à Matisse. Mon choix de cet *Ange* est aussi lié à mon grand intérêt pour la philosophie de Benjamin. Voyez dans mon bureau, j'expose déjà deux de ses portraits.

FR I Le travail sur Benjamin permet de poser la question du rapport du visuel et de l'intellectuel qui vient buter sur l'Histoire, et celle de l'espace spécifique à la peinture. Ce qui m'intéresse dans cette figure, c'est la mélancolie et sous quelles conditions on peut en faire quelque chose plutôt que rien. L'ange a les pieds enlignés dans la cendre et même son battement d'ailes n'arrive pas à le dégager. J'y vois une figure emblématique du tressage qui me permet d'aborder l'autre versant du langage. La peinture n'est pas du côté de la communication, de la construction d'une image. Ce qui me plaît dans la pensée de Benjamin, et dans sa figure, c'est précisément qu'il ne peut pas trouver la solution. Il ne peut qu'essayer de dégager ses pattes, de battre de l'aile, aux prises avec l'inévitable méditation qu'on doit avoir sur les réussites, les beautés, ou sur l'histoire comme catastrophe. J'ai trouvé dans les tressages la possibilité d'un discours magnifique, d'un combat vis-à-vis de soi-même pour mettre les choses en place. Avec difficulté, car les contradictions surgissent en permanence. « Tresser des incompatibles » aura été toute ma vie. Pourquoi suis-je devenu peintre ? J'aurais rêvé d'écrire avec Verlaine, Rimbaud ou Victor Hugo qui me faisait pleurer. Le paradoxe d'un peintre, d'un tresseur devant l'Éternel, est que le mot me manque, et la position juste, ne l'ayant jamais trouvée, j'ai donc eu recours à cette pratique. Mais dans sa description de l'image de



Ellis Island. 2015-17, peinture à l'huile sur toiles tressées, 171,5 x 131,5 cm. Courtesy de l'artiste et Gutt Klein Fine Art, Paris.

l'Ange, Benjamin fait comprendre aussi que le travail de l'art n'est pas seulement le versant social ou les débats théoriques, et qu'il existe un autre versant, silencieux, monacal. Je me sens plus près des moines qui préfèrent recopier les grands textes qui risquent de disparaître pour faire vivre l'héritage. Le peintre essaie de faire vivre le bonheur que la peinture lui a donné, avec la folie de penser qu'il en est capable, pour faire revivre ce qui peut toujours périr sous les couches successives des cendres

de l'histoire dans l'espace contemporain. Actuellement, nous sommes confrontés à un formatage planétaire. À 30 ans, j'enrageais déjà, et cela empire. Hier soir, je relisais Charlotte Delbo, « une grande sœur », même si je n'ai pas le matricule des déportés sur le bras. Elle n'ignore rien des terribles travers de l'humanité ni de ce qui nous menace de toutes parts – comment créer des massifs de roses avec cette pourriture ? On a besoin de l'Ange de l'histoire et de la pensée lumineuse de Benjamin. ■